

Essai philosophique sur l'action : prolégomènes à l'éducation

Jean Brassard

Volume 5, Number 3, Fall 1979

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/900120ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/900120ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue des sciences de l'éducation

ISSN

0318-479X (print)

1705-0065 (digital)

[Explore this journal](#)

Article abstract

L'homme habite un univers et l'univers ambiant imprègne l'homme. Il s'agit de l'union intime de deux dynamismes ouverts et prégnants d'actualisation intégrale dans la complémentarité et la solidarité de leurs actifs.

L'homme d'action peut intervenir intelligemment dans l'évolution de l'oeuvre civilisatrice s'il affine son sens de la perspective. Il s'agira pour l'homme d'investir un effort constamment renouvelé et enrichi de synthèse, résultat d'une délibération éclairée, motivée et prudente. C'est d'une telle délibération consciencieuse que pourra jaillir ce qu'il est convenu d'appeler: le zeste vital.

Cite this article

Brassard, J. (1979). Essai philosophique sur l'action : prolégomènes à l'éducation. *Revue des sciences de l'éducation*, 5(3), 423–432.
<https://doi.org/10.7202/900120ar>

Essai philosophique sur l'action : prolégomènes à l'éducation

Jean Brassard*

RÉSUMÉ

L'homme habite un univers et l'univers ambiant imprègne l'homme. Il s'agit de l'union intime de deux dynamismes ouverts et prégants d'actualisation intégrale dans la complémentarité et la solidarité de leurs actifs.

L'homme d'action peut intervenir intelligemment dans l'évolution de l'œuvre civilisatrice s'il affine son sens de la perspective. Il s'agira pour l'homme d'investir un effort constamment renouvelé et enrichi de synthèse, résultat d'une délibération éclairée, motivée et prudente. C'est d'une telle délibération conscientielle que pourra jaillir ce qu'il est convenu d'appeler : le zest vital.

Depuis les temps les plus primitifs, l'homme s'est évertué à comprendre l'univers dans lequel s'inscrivait sa vie et à signifier sa vie dans le fonctionnement de l'univers. Plus l'univers s'avérait imperméable à une interprétation valide et satisfaisante, plus l'affectivité de l'homme intervenait dans le processus explicatif des forces qui semblaient régir inexorablement l'environnement. C'est ainsi que tout jeu de forces de l'univers non explicable générait des réactions de respect, de crainte et de soumission devant la fatalité de son action. Cet homme primitif voyait donc son destin humain imperturbablement lié aux aléas de la dynamique incompréhensible de

* Brassard, Jean : professeur, Université d'Ottawa.

ces forces toutes-puissantes, un peu comme un fétu de paille poussé à la dérive sur un océan immense et tumultueux.

Animé cependant par un instinct de survie et constamment étreint par un désir de comprendre pour mieux être en mesure de situer son action, l'homme primitif s'est acharné à tenter de déchiffrer les codes de l'univers à travers une observation soutenue des événements et une sage capitalisation de ses expériences. Ainsi, au cours des âges, l'homme, grâce à ses pouvoirs rationnels, a pu passer progressivement de l'état de dépendance passive et fataliste à une prise de conscience active de son unicité générique dans le complexe universel et de la puissance qu'il incarnait lui-même, en tant qu'intervenant, dans le contexte des forces vives propulsant l'évolution du monde.

In spite of all the efforts of modern irrationalism (the classical definition of man) as an « animal rationale » has not lost its force. Rationality is indeed an inherent feature of all human activities.¹

Il est évident que le passage de l'état de dépendance aveugle à celui de partenaire intelligent et efficace de l'évolution universelle s'est effectué au coût d'un énorme investissement de temps, de talents et d'énergies. C'est au prix d'une multitude de tâtonnements explicatifs et adaptatifs, trop souvent farcis de fantaisies imaginatives, d'hérésies rationnelles pernicieuses, d'essais plus ou moins heureux, d'erreurs plus ou moins néfastes ; au prix de conflits multiples plus ou moins conséquentiels que l'homme a réussi à tisser l'étoffe de l'œuvre civilisatrice, fruit de l'effort cumulé des générations successives cherchant de façon invétérée à comprendre, expliquer, contrôler et prédire le fonctionnement de l'univers et la place significative que l'homme occupe dans son évolution.

C'est ainsi que l'homme, à travers son histoire, a pu éloquemment témoigner de sa capacité originale de pouvoir s'élever, par son esprit, au-dessus des contingences pour en arraisonner les lois, les composer et les aménager aux fins de son service et, par le fait même, de pouvoir s'élever au-dessus de lui-même pour harnacher sa propre puissance humaine aux fins qui lui semblaient légitimes et significatives.

La civilisation est le mouvement même de notre espèce dans son effort pour procurer à chacun de ses membres les chances historiques, les conditions temporelles, faute de quoi il ne peut devenir un homme, c'est-à-dire accomplir sa vocation ou inventer sa propre aventure. (...) La civilisation est la mise en œuvre d'un idéal dans l'histoire ; l'idéal est universel et les conditions historiques de la mise en œuvre sont universalisantes.²

Zest vital et transcendance

L'homme moderne, loin d'avoir atteint l'apogée du savoir proprement dit et du savoir-faire, tout en se sachant bien l'héritier privilégié des millénaires de civilisation qui l'ont précédé, ne peut pas se désister d'un profond sentiment de pionnier à la recherche incessante et toujours frénétique de la réponse aux mêmes questions

fondamentales : Quel est l'univers qui m'entoure et m'imprègne ? Quel est mon rôle dans cet univers mouvant ? Dans quelle mesure suis-je complémentaire et solidaire de l'évolution de cet univers ? Comment puis-je me réaliser de façon optimale dans l'épanouissement virtuel du tout ? Questions transcendantes dotées d'une permanence telle qu'elles peuvent et pourront justifier « ad infinitum » une mobilisation intégrale de toutes les énergies humaines présentes et à venir. Défi toujours renouvelé pour l'homme actif, il recèle pourtant en lui-même le véritable ferment de la vie significative et incite à la consommation de soi dans la délibération conscientielle et dans l'action constructive de civilisation.

Une telle prémisses étant posée, il nous est désormais possible de formuler un certain nombre de corollaires susceptibles de spécifier la nature et la portée de cette préoccupation transcendante sur l'agir humain.

Considérons d'abord que si l'évolution universelle (incluant l'évolution même de l'homme) est en soi une problématique ouverte à une résolution constamment renouvelée et enrichie, l'homme sera d'autant plus pleinement humain (légitimera d'autant plus son essence et son existence) qu'il contribuera, dans le réseau significatif qu'il couvre par son esprit et son action, à une *synthèse* progressive et féconde de la dynamique du développement universel.

Le concept de « synthèse » revêt ici une connotation qui mérite d'être explicitée. Il implique à la fois l'idée d'une ordonnance d'ensemble assez fermement établie et celle d'une ouverture critique à l'imminence d'un réaménagement fonctionnel de cet ensemble ordonné, sous l'égide de tout nouvel *insight*. Ce concept implique donc dans son sens l'équivalent de l'équation « matière » et « forme », ou « acte » et « puissance », ce dernier élément illustrant bien l'important débit de créativité dynamique dont la synthèse est nécessairement *prégnante*.

Un second corollaire pourrait se formuler ainsi : si, depuis les origines de l'histoire évolutive de l'homme et du monde, on a pu constater que l'œuvre civilisatrice s'est déroulée selon une série de soubresauts synthétiques marqués par l'ouverture spéculative et créatrice, on peut facilement déduire que l'action de l'homme d'hier, comme d'aujourd'hui et de demain, pour être vraiment féconde, se doit d'être constamment réfléchie et actualisée en perspective ; autrement dit, émaner d'une *conscience* subtile, motivée et avertie sustentant un agir constructif.

Le terme « conscience » réfère ici à la notion la plus englobante qu'on puisse lui octroyer. Son acception dépasse en extension et en profondeur les multiples définitions que lui accorde le sens commun. Il connote, en réalité, le dynamisme synchronisé des potentialités cognitives, affectives et morales (évaluatives) qui qualifie l'individu en gestation d'action tant abstraite que concrète.

L'action sociale s'interprète à partir de la subjectivité de l'acteur, c'est-à-dire à partir de la perception qu'il a de son environnement, des sentiments qui l'animent et des idées qui l'habitent, des motivations qui le font agir et des réactions qu'il a à sa propre action.

Les traits essentiels de l'action sociale résident donc dans la sensibilité de l'acteur à la signification des choses et des êtres ambiants, la prise de conscience de ces significations et la réaction aux messages que ces derniers transmettent.³

Une conscience sera « subtile » si elle est intellectuellement sagace, c'est-à-dire en alerte vis-à-vis tout ce qui est typiquement significatif. Par ailleurs, la conscience de l'homme sera « motivée » si elle est affectivement engagée, intéressée, émotionnellement dynamisée. Enfin, la conscience pourra être qualifiée « d'avertie » si elle est nantie d'une sagesse prudentielle raffinée. La symbiose de ces trois éléments psycho-énergétiques constitue ce qu'on pourrait dénommer la *synergie délibérative*, caractéristique consacrant la différence marquée entre l'homme prenant charge de son destin et du destin du monde, puis l'homme subissant son évolution sous l'effet d'une perception plus ou moins entropique du destin universel.

Un attribut absolument nécessaire à cette synergie délibérative, c'est d'être fonctionnellement ouverte, d'être inscrite dans un faisceau de perspectives. En réalité, il n'existe pas d'antinomie entre ce qu'il est courant d'appeler : réfléchir en profondeur, avoir de l'ouverture d'esprit, voir grand, percevoir en contexte, etc. Si les mots « perspective » et « perspicacité » se suivent d'aussi près dans la séquence des mots, c'est qu'ils participent tous deux à la même étymologie, sauf pour leur suffixe. Et c'est justement dans ce sens de perspicacité que le mot perspective rejoint la véritable portée de sa signification.

Donc, réfléchir en perspective, tout comme agir en perspective, c'est inscrire tant dans son action abstraite que dans son action concrète un souci d'envergure contextuelle pouvant s'étendre ultimement de la rétrospective à la prospective, la première s'ouvrant sur l'acquis immensément riche et diversifié d'un passé s'enfouissant dans les profondeurs de l'infini génésiasque, l'autre embrassant d'un regard spéculatif l'angle ouvert d'un devenir investi d'une infinie variété de possibles à être soit découverts, soit inventés, soit tout simplement rêvés.

L'acte de synthèse est donc le produit de la synergie délibérative, laquelle comporte, à la fois, l'effort d'aménagement et l'ouverture au réaménagement, la sécurité de l'ordre et la frénésie de la découverte, l'appréhension du partiel et l'obsession du global et de l'ultime, l'ouverture concurrente au passé et au futur dans un présent en mouvance conséquentielle.

Un troisième corollaire permet de déclarer que si l'évolution de l'homme dans le concert universel est fondamentalement fonction de son pouvoir synthétique ou de sa synergie délibérative, l'action concrète de l'homme d'ici et de maintenant contribuera d'autant plus à l'épanouissement de l'œuvre civilisatrice, tant dans l'homme lui-même que dans la société globale, qu'elle sera « productive » plutôt que « consummative », qu'elle sera « constructive » plutôt que « latente », qu'elle sera « assimilatrice » plutôt « qu'accommodatrice ».

En effet, le phénomène de la réalisation maximale de soi dans l'épanouissement positif et perpétuel du tout peut être considéré, à juste titre, comme une sorte de défi immanent sollicitant inéluctablement au dépassement des frontières qui bornent la vue et qui circonscrivent le territoire d'autonomie. L'homme est finalement habité par un expansionnisme vital subtilement nourri et stimulé par son obsession de l'infini. S'il est libre de faire la sourde oreille à ce vibrant appel surgissant des profondeurs de son être, il ne lui est pas donné le pouvoir de l'éliminer de sa conscience. Ce défi, inscrit dans la nature intime de l'homme, requiert d'être envisagé avec toute la sérénité que commande sa sublimité et d'être relevé avec tout le « zest » que requiert sa magnitude et « l'exqu Coast » de ses promesses.

C'est dire que l'action aboutissant à la complaisance est finalement divorcée de la dynamique existentielle qui commande, de sa nature, un mouvement perpétuel de recherche du plus grand, du plus haut, du plus beau, du meilleur... de l'infini ! Tout bris de courant entre ce *zest vital* et l'action récurrente constitue une sorte d'arrêt (conscient ou inconscient) inscrivant dans le déroulement du devenir un retard inattrapable si on considère la ligne de temps et un déficit irrécupérable si on considère la ligne du rendement de l'actualisation tant de soi que de l'univers auquel on participe en dépit de soi.

Par ailleurs, lorsqu'on établit une distinction entre l'action « consommatrice » et l'action « productive », il n'est nullement question de tenter d'éliminer la première pour ne justifier que la seconde. La différence entre les deux types d'action doit être perçue sous l'angle d'instrumentalité de la première et d'essentialité de la seconde.

En effet, il n'est pas de la nature de l'homme d'être parasitaire, sauf que sa liberté lui en ouvre l'option. Mais des milliers d'années d'efforts civilisateurs démontrent, sans équivoque, que l'homme est essentiellement créateur, ébaucheur et réalisateur de projets, générateur de vie et architecte de milieux, compositeur et interprète génial de concerts d'initiatives. L'homme qui se réalise se construit en consommant et consomme les fruits de la civilisation en construisant le monde de demain. L'homme qui s'installe passivement sur le trône moelleux de ses accomplissements personnels, qui s'enlise dans un hédonisme existentiel profite, devient « inerte » et constitue un élément perturbant du rythme civilisateur. Pour lui, la VIE n'ayant plus de portée future ne devrait plus valoir la peine d'être vécue !

Sous un autre angle, il est utile de considérer l'homme dans sa capacité fondamentale d'adaptation. Ainsi, face à toute situation problématique (défi), l'homme est finalement confronté par l'alternative suivante : ou maîtriser les éléments contraignants qui lui barrent la route sur la voie de l'atteinte de ses fins (assimilation), ou modifier ses fins pour les réduire à l'envergure que lui permettent les obstacles qui s'interposent (accommodation)⁴. Or, dans ce dernier cas, il y a perceptiblement un relent de capitulation, de résignation, de reniement, de frustration, sentiments bien existentiels par la force des choses, mais combien loin de ce que peut rechercher naturellement l'homme d'action. De tels sentiments contrastent catégo-

riquement avec leurs opposés qui imbibent le psychisme de celui qui surmonte une difficulté : confiance en soi, espérance de conquête, domination, accomplissement, affirmation de soi, etc... La tendance assimilatrice est donc comme naturellement inscrite dans la nature de l'homme et constitue, pour ainsi dire, la fibre nerveuse de son actualisation ; par contre, le comportement accommodateur ne semble pas surgir naturellement de l'homme, mais doit être plutôt perçu comme un compromis forcé par les circonstances qui le dépassent mais qu'il tend de tout son être à dépasser.

(Jonathan Seagull) spoke of very simple things — that it is right for a gull to fly, that freedom is the very nature of his being, that whatever stands against that freedom must be set aside, be it ritual or superstition or limitation in any form.⁵

On en arrive ainsi à décortiquer un tout petit peu la problématique de l'homme perçu comme potentiel énergétique, dépositaire de son destin et du destin de l'univers dans lequel il évolue.

L'homme vit, donc est investi d'un potentiel de croissance et de réalisation (épanouissement). Mais l'homme vit ici et maintenant, donc est situé en contexte spatio-temporel (univers). L'homme et l'univers sont en mouvance vers une actualisation de plus en plus intégrale dont la fine pointe envisageable frôle l'infini (perspective). L'homme et l'univers sont donc appelés à conjuguer leur potentiel en vue d'une actualisation de plus en plus positive de l'un et de l'autre (complémentarité et solidarité). Mais l'homme est essentiellement doté d'un élément unique et significatif qui consacre à la fois son unicité et sa suprématie sur le contexte des forces ambiantes (pouvoir délibératif). Grâce à cet atout majeur dans le jeu de la conjoncture, l'homme peut désormais, non pas subir son destin, mais en être le maître d'œuvre.

Sa capacité délibérative l'habilité à confectionner des séries articulées et cumulatives de synthèses prégnantes d'aménagements originaux et prospectifs de son destin. Ce pouvoir, assidûment revitalisé par l'exercice, lui permet de constamment réaménager l'œuvre civilisatrice selon les coordonnées nouvelles que génèrent la sagesse qu'il accumule et la créativité qu'il affine à l'usage. L'obsession d'actualisation qui habite le cœur de l'homme inscrit dans un univers ouvert à une infinité de possibles contribue à canaliser ses énergies vitales au service du plus haut, du plus grand, du plus beau et du meilleur sur la rampe montante qui relie l'existentiel à l'infini. S'il ne pervertit pas l'appel intérieur qui sollicite son agir dans une telle perspective (conscience), il consumera allègrement l'essentiel de ses énergies vitales à édifier sa personnalité et l'univers qui en constitue le contexte. Il utilisera avec foi, espérance et enthousiasme (zest) son potentiel assimilateur aux fins toujours repoussées plus loin d'un accomplissement optimal de lui-même en tant qu'individu, de l'homme en tant qu'homme, et de l'équipe homme-univers, en tant que partenaires indissociables d'un destin toujours meilleur.

Perspectives pour l'homme d'ici et de maintenant

Si l'homme, en fonction de la dynamique essentielle qui l'anime, et si l'univers dans lequel s'inscrit la dynamique de l'homme sont solidairement engagés dans un immense processus d'épanouissement intégral, il est évident que l'envergure du phénomène auquel on se réfère ne permet de percevoir que d'une façon fort diffuse les éléments et la dynamique de l'évolution partielle et circonstanciée prenant place pendant une durée de temps mesurable et dans un espace aux confins significatifs identifiables.

Or, il est très important de bien distinguer d'abord ce qu'on pourrait appeler « la portée de vision » et « la portée d'action » de même que « le contexte global » et « le contexte existentiel ». Dans un cas comme dans l'autre, l'un situe l'autre et l'autre incarne l'un, consacrant ainsi une articulation nécessaire entre la pensée et l'agir, entre la partie et le tout.

Toute réflexion sérieuse sur la dynamique évolutive de l'homme et de l'univers permet non seulement d'intégrer les deux éléments impliqués (homme et univers) dans un mouvement global et cumulatif, mais encore d'enligner cette évolution dans une perspective ouverte d'actualisation solidaire débouchant, à toute fin ultime, sur l'infini. Or, c'est le propre d'une perspective, tant dans son appréhension symbolique que dans sa réalité visuelle de couvrir une aire allant du contexte proche au contexte lointain tout en connotant une sorte de mouvement temporel dont le tracé est irréversiblement celui d'une flèche issue de passé, franchissant le présent et s'enfouissant dans le futur.

Le temps a un cours, un sens, une flèche. À mesure qu'il s'écoule, il secrète le réel en choisissant parmi les possibles.⁶

C'est donc dire qu'une vision intégrale n'implique absolument pas une fixation unilatérale soit sur le passé, soit sur le présent ou soit sur le futur. Si je peux émotionnellement revivre l'évolution du passé, je ne dispose d'aucune possibilité d'en modifier le cours par mon action ; je ne peux que m'en inspirer au besoin. Par ailleurs, le pur présent n'existe que dans la proportion infinitésimale de l'instant émanant d'un futur proche et s'engouffrant vertigineusement dans un passé récent. Une perspective fixée sur le présent est nécessairement emprisonnée dans les limites arbitraires et plus ou moins élastiques du passé récent et du futur proche. Par contre, une perspective unilatéralement fixée sur un futur sans limite ne peut laisser le champ libre qu'à l'imagination dont la fiabilité est aussi fragile que sa capacité d'extravagance est grande.

On en arrive ainsi à déduire qu'il n'existe pas de perspective du passé, mais plutôt une rétrospective dont l'aboutissement pour le sujet actif constitue une fermeture d'angle dans le présent. Non plus existe-t-il une perspective du présent, ce dernier, par définition, constituant un point infiniment volatile de convergence du passé et de divergence initiale du futur. Enfin, il n'existe de perspective du futur

qu'en autant que le présent (ou un passé qui fut déjà présent) n'en fournisse l'ouverture d'angle.

La notion d'aire, défini par l'angle d'une perspective, mérite aussi quelques considérations si on veut bien saisir la relation qui font s'éteindre contexte existentiel et contexte global. L'élan vital qui excite l'homme au dépassement de son actualité pour maîtriser son destin habite chaque individu qui, dans les limites évidentes de son être, en prend conscience, le personnalise et l'exprime dans l'action récurrente de tous les jours. Le premier contexte contingent et éminemment circonstancié duquel émane et où s'ouvre l'aire de perspective est affecté de limites plus ou moins étroites ou plus ou moins larges suivant l'indice de potentiel actualisable de chaque individu.

Mais si l'individu en soi constitue un contexte limité et limitant, quoique nécessairement ouvert (l'individu sans perspective minimale ne pouvant être véritablement dénommé une personne), ce même individu est aussi partie intégrante d'un milieu vital dont les limites tant « territoriales » que sociales et culturelles sont assez clairement identifiables si on considère le réseau des forces vives qui finalement exerce un impact significativement propulsif ou compulsif sur l'action même de l'individu ou d'un groupe d'individus participant à la dynamique d'un même contexte ambiant.

Or, le concept d'ambiance participe à la même élasticité dans son appréhension par l'individu que le concept de temporalité. Tous deux s'insèrent aussi bien dans l'histoire que dans l'actualité et que dans la prospective, soit délibérément dans la configuration de l'une ou de l'autre, soit aussi délibérément dans les trois à la fois. D'où l'on peut aisément déduire que le contexte n'est partiel et circonstancié qu'en fonction des limites mêmes que l'homme consent à se définir pour situer son action ou celle des autres ou celle de l'univers en mouvance.

L'action de l'homme survenant dans un « hic et nunc » en perpétuelle mouvance, elle participe donc, par voie de solidarité, à la dynamique de l'évolution du tout par l'impact de l'agir de l'individu (portée de son action) sur l'allure de son temps courant et la configuration de son milieu accessible, portions dynamiques de tout le temps couvrable et de tout le contexte possible d'appréhender. Phénomène d'envergure causale d'autant plus fascinant qu'il s'illustre à chaque instant dans l'homme qui s'épanouit sous l'effet intégrateur de ses expériences et dans l'univers plus ou moins restreint ou englobant dans lequel il s'efforce de percevoir et de comprendre la dynamique évolutive.

Il reste donc, des considérations antérieures sur la perspective spatio-temporelle, que la seule constriction valide de la perspective intégrale qui puisse convenir à un système d'action circonscrit dans un temps et un espace limités (l'agir contingent) est essentiellement de nature isomorphique, en ce sens qu'elle constitue une réplique à l'échelle du temps et de l'espace couvert par l'action de la vision globale de la dynamique de l'homme et de l'univers dans son envergure infinie. C'est

ainsi qu'on peut avancer qu'une tranche spatio-temporelle de l'évolution universelle n'a pas de sens en soi mais tire sa signification du fait qu'elle est un moment particulier dans une portion d'espace circonstancié d'un phénomène totalement intégrable dans tout le temps imaginable et dans tout l'espace possiblement aménageable.

L'action éducative : œuvre de synthèse

Il n'est pas facile de maintenir en tout temps et en toute chose un souci du global, le sens de la perspective. Par définition, l'action contingente prend place dans un contexte de contraintes plus ou moins malléables qui obligent l'agent à être en perpétuelle négociation avec lui-même et les éléments ambiants avec lesquels il doit composer la nature et le débit de son action.

Il est donc beaucoup plus pertinent de parler d'effort de synthèse que d'acte de synthèse, ce dernier terme référant un peu trop à un état achevé alors que le premier insinue de façon plus appropriée l'idée de processus toujours laborieux et pratiquement jamais achevé.

De sa nature, l'œuvre synthétique n'est pas plus le fruit du hasard ou de l'intuition gratuite que le vide peut être fécond ou la noirceur éclairante. Au contraire, comme l'arbre qui porte du fruit puise sa vitalité et sa fécondité via ses racines laborieusement à l'œuvre dans un terrain propice et fertile, de même, la synthèse se présente comme le produit d'une gestation active, puisant son énergie féconde dans le terrain éminemment fertile de la sagesse.

La synthèse se présente donc comme une œuvre de maturation sapientielle s'effectuant dans le sein de la conscience de l'homme, réceptacle privilégié de l'intelligence, de l'affectivité et de la volonté de l'être humain, attributs éminemment éducatifs.

Ce qu'il est cependant important de noter, c'est que l'éducabilité de l'homme est aussi naturellement inscrite dans sa dynamique vitale que son potentiel de croissance physique est inhérent à son système biologique. Par le seul fait que l'homme pense et agit, il ne peut éviter « l'apprentissage ». Tous ses sens ouvrent des réseaux de communication tant avec les objets extérieurs (le mot « objet » couvrant ici dans son acception tout élément perceptible de l'univers ambiant appréhensible) qu'avec les éléments intérieurs constitutifs de son entité humaine (i.e. mémoire, cognition, impulsions affectives, sens moral, etc...).

En tout être humain existe donc un potentiel d'apprentissage qui s'actualise sous l'effet d'un traitement interprétatif, évaluatif et synthétique de l'expérience d'être en situation. Or, l'être ne peut pas plus éviter d'être en situation qu'il ne peut éviter de réagir cognitivement, affectivement et moralement à sa situation d'être. L'homme habite un univers et est habité par un univers et la nécessaire friction de l'un et de l'autre génère inlassablement l'étincelle qui ravive le feu éclairant de l'expérience, constructrice de sagesse.

L'homme participe donc à la dynamique existentielle de l'univers et s'affiche en même temps comme un agent de sa propre évolution dynamique via le potentiel d'apprentissage inhérent à sa condition humaine, l'échange vital se solidarissant dans l'effort et l'efficacité du traitement des données réciproques dans l'entendement de chaque être humain.

L'univers est donc susceptible de devenir ce qu'en fait l'homme, et l'homme devient ce qu'il détermine d'être par sa pensée et son action. De telle sorte que plus l'homme assume consciencieusement une telle solidarité vitale, plus il apprend, plus il s'éduque, plus il est en mesure d'intervenir significativement dans l'évolution dynamique de son univers intérieur et de l'univers extérieur dont il est essentiellement juge et partie, tant dans l'un que dans l'autre.

La dynamique évolutive des partenaires homme-univers implique donc un processus éducatif dont la fonction consiste à renégocier de façon constante et cumulative le destin de l'un dans l'autre et de l'autre dans l'un. L'homme s'éduque en se resituant et l'univers se resitue dans sa perspective d'évolution par la réflexion et l'action de l'homme éduqué par l'expérience synthétisée, synonyme de sagesse.

NOTE AU LECTEUR :

L'universitaire est souvent confronté à un dilemme flagrant. D'un côté, la tradition scientifique encadre, pour ainsi dire, son mode de pensée et le force à produire des écrits dits « savants » parce qu'obéissant strictement aux dicta inexorables de la logique objective. D'autre part, il ne peut éviter de souvent ressentir l'attrait irrésistible d'une façon de penser, peut-être plus subjective, mais combien plus ouverte à la nuance, à l'aspect qualitatif des êtres et des choses, au sublime, au transcendantal.

L'essai dont il est ici question prétend démontrer que la seconde approche, sans renier la valeur ou les vertus de la première, n'est pourtant pas moins « universitaire » et probablement pas moins « scientifique » si on veut bien revenir à l'étymologie de ce dernier terme.

J.B.

NOTES :

1. Cassirer, E. *An Essay on Man, An Introduction to a Philosophy of Human Culture*, Yale University Press, New Haven, (11^e édition) 1963, p. 25.
2. Perroux, F. « Notre civilisation est-elle malade ? » dans *Les désordres de l'homme*, (en collaboration) Éditions Pierre Horay, Paris, 1961, p. 122.
3. Rocher, G. *Talcott Parsons et la sociologie américaine*, Presses universitaires de France, 1972, p. 44.
4. Collin, G. *Précis d'une psychologie de l'enfant*, Librairie Delagrave, Paris, 1957, pp. 9-16.
5. Back, R. *Jonathan Livingston Seagull, A Story*, Avon Publishers, New York, 1973, p. 114.
6. Massé, P. *Le plan ou l'anti-hasard*, Gallimard, Collection Idées, Paris, 1965, p. 29.